

Répendue comme une traînée de poudre d'un quartier de la ville à l'autre, elle n'a trouvé partout que des cœurs tout prêts au sacrifice. « On va, confiants, à la bataille. »

Sans doute, des larmes ont coulé en bien des logis de Lorraine, comme elles ont coulé en bien des logis de la France tout entière - larmes d'épouses, larmes de mères, larmes d'enfants. Ces larmes sont inévitables. Elles sont la rançon des liens rompus et des affections brisées. Mais cet hommage rendu à ceux qui nous sont chers et que la Patrie vient d'appeler à la défendre, on s'est souvenu des affronts répétés de l'orgueilleux Germain, de ses bravades insolentes et c'est avec un courage indomptable, un véritable soulagement, la joie d'en finir et de tenir enfin la Revanche, que l'on a accepté le défi.

L'animation s'est prolongée assez longuement, mais sans explosion bruyantes de colère, sans incidents tumultueux. A présent, nous voilà prêts. Haut les cœurs ! Vive la France !

Les armes fleuries

6 août. - Ce matin j'ai vu passer dans la rue Saint-Georges un régiment en armes. Les hommes marchaient au pas, avec cette souple cadence qui mène vite et loin. Pas un cri, pas une plaisanterie. Des figures souriantes sous les poils pourtant un peu longs que l'on n'a plus le temps de faire tomber. Des yeux clairs, luisants d'espérance, et malins aussi, des yeux qui se préparent à regarder et à voir, pendant que les mains sont prêtes à l'action. Est-ce qu'il y a des pioupious de l'active, des hommes de la réserve, des papas de la territoriale ? Je ne sais. L'esprit des jeunes a mûri d'un coup. Les autres plus âgés ont subitement rajeuni. Ils ont le même âge, l'âge auquel on sert la Patrie et la Liberté. Ils sont soldats. Et l'on aurait pleuré à voir toutes ces faces d'enthousiasme réfléchi si l'on n'avait besoin aujourd'hui de toute sa force morale et de toute son énergie physique. Ils s'en allaient au pas vers la frontière. Point farouches certes. Plutôt ironiques dans leur discipline, héroïques avec cette pointe de scepticisme fataliste qui fait dire : Bah ! on verra bien !

Le régiment avait passé par les bois et par les champs. Et tous, vous entendez bien, tous, tous les soldats avaient glissé dans le canon du fusil une fleur sauvage ou des branches vertes. L'instrument de mort, ils l'avaient orné joyeusement, en gamins joliment insolents qui bravent tout, et rient toujours. Ah ! les chers petits pioupious, comme on les comprend davantage, comme on les aime mieux quand on les voit ainsi passer gaiement, et quand leur bravoure s'attarde aux coquetteries ! Il est toujours le même, le Français. Autrefois il faisait la guerre en dentelles. Maintenant il va au combat avec des armes fleuries. »

IMPRESSIONS DE GUERRE 1914-1918

JOURNAL DE GUERRE DE MIMI JACOB, SARREBOURGEOISE - paru en 2014

Avant-propos

« J'ai découvert très récemment dans mes archives familiales le « journal de guerre » de ma grand-mère maternelle, tenu de 1914 à 1916. Mimi Meyer est morte en 1942, avant ma naissance, et je connais peu d'éléments sur sa vie, et encore moins sur sa jeunesse. Je sais seulement qu'elle est née à Schalbach, en Moselle*, en 1894, dans une famille juive, et qu'elle a été déclarée sous le nom de Brunette Jacob. Mais personne n'a jamais utilisé son prénom officiel. C'était Mimi pour tous, dans la famille comme à l'extérieur, même après son mariage (en 1919 avec Camille Meyer). Les Jacob habitaient Sarrebourg (lieu de la première attaque française en août 1914) c'est-à-dire en territoire annexé par les Allemands lors du conflit de 1870 et donc à proximité du front de l'est.

Tenu quasiment au quotidien, son journal nous a étonnés par son étonnante maturité (Mimi avait juste 20 ans quand elle a commencé à écrire). En évitant le plus possible d'évoquer sa vie privée ou familiale, elle parle de la condition des Alsaciens-Lorrains pris entre deux feus, de son expérience douloureuse et enrichissante en tant qu'infirmière bénévole, de la difficulté grandissante de trouver des biens de première nécessité, du déroulement du conflit, de la difficulté d'obtenir des informations non falsifiées ... Passionnément francophile et patriote, elle n'en réfléchit pas moins sur le sens ou plutôt le non-sens de cette boucherie, tout ceci dans un style un peu grandiloquent et parfois naïf, mais possédant d'incontestables qualités littéraires.

A Toulouse, juillet 2014, Michèle Raccah, petite-fille de Mimi Jacob »

* Schalbach : petit village situé entre Phalsbourg et Drulingen, dans l'actuel département de la Moselle. Entre 1871 et 1918, cette commune était incluse dans le Reichsland Elsass-Lothringen, la terre impériale d'Alsace-Lorraine.

« Le 31 juillet 1914 (vendredi)

Le Grand « Peut-être ! »

Vendredi après-midi 2 h

Je vais en ville ; plus aucune animation dans la Grand' Rue, plus de voitures qui roulent, plus de bagages qui partent, même plus de groupes agités et qui parlementent : toute la population a l'air de se trouver sous une impression pénible d'angoisse et l'on se sent dans une atmosphère orageuse où l'on sent flotter de noirs pressentiments.

Vendredi 3 h

Tout à coup, un cri unanime et affolant : « *Mobilmachung, Mobilmachung !* »⁽¹⁾ Tout le monde se précipite dans la rue, les femmes pleurent et se lamentent, les « *Pfadfinder* »⁽²⁾ sillonnent les rues à bicyclette apportant des ordres ; j'assiste à des adieux navrants : une petite fille, orpheline de sa mère, s'accroche désespérément au bras de son père, sur le visage duquel se lit aisément le drame poignant qui se déroule dans son cœur ; partout, la même désolation, encore quelques départs hâtifs, puis ce sont les pauvres épouses, les malheureuses mères qui viennent s'énumérer avec véhémence tous ceux qui vont les quitter. Un facteur passe dans toutes les maisons pour annoncer que les communications téléphoniques sont interrompues, et que la correspondance ne serait plus distribuée, mais qu'elle pouvait être expédiée, à condition qu'elle soit ouverte, et écrite, et calligraphiée en allemand [*mots soulignés dans le texte original*]*, c'est-à-dire, susceptible de passer la censure. Les soldats commencent à réquisitionner des chevaux chez les particuliers, les marchands d'autos sont avertis que toutes les voitures appartiendraient dorénavant à l'armée et les garages sont surveillés par des sentinelles ; l'usine d'électricité est également surveillée. Les habitants sont plongés dans une profonde désolation mêlée de terreur.

(1) Mobilisation

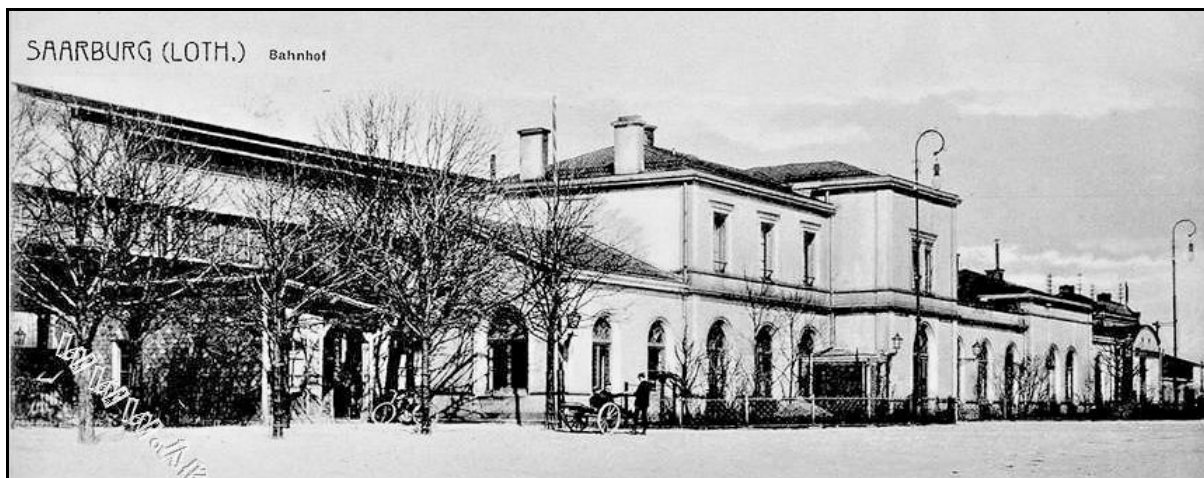
(2) Les scouts ou éclaireurs. Les groupements de *Pfadfinder* (trouveurs de sentiers) correspondent à peu près comme organisation aux éclaireurs en France et aux boy-scouts en Angleterre. Ces jeunes gens de 14 et 15 ans portent un uniforme et arborent une casquette plate à cocarde noir-blanc-rouge.

* Les mots placés entre [] ont été rajoutés pour apporter des explications supplémentaires.

Vendredi 4 h

Le bruit court que la mobilisation n'était qu'une fausse alarme et n'aurait plus lieu. Néanmoins les murs se couvrent de grandes affiches jaunes qui annoncent que nous sommes en « *Kriegszustand* »⁽³⁾ et de nombreux paragraphes font savoir aux habitants à quelles lois ils ont à se soumettre en pareil cas ; devant un garage d'autos, une foule de badauds se presse autour d'un camion-canon-automobile de dimensions tout à fait gigantesques, qui devra desservir les avions. Devant un autre garage, un jeune officier insiste pour avoir une auto qui puisse emmener sa jeune femme et son bébé de trois jours. Tous ces affreux détails vous glacent d'effroi et vous font entrevoir cette horrible chose inconnue qui s'appelle « la guerre ».

(3) Etat de guerre



Vendredi 8 heures du soir

La soirée se déroule, lente et pleine de tristes appréhensions ; tous les cœurs sont gonflés d'amertume, soit au souvenir du triste spectacle de l'après-midi, soit à la vision plus triste de l'avenir, et à la pensée

de ceux qui nous sont chers et qui partiront ... qui partiront ... mais reviendront-ils ... On cesse de penser, l'esprit n'osant pas creuser plus avant dans ce gouffre d'hypothèses qui vous martyrisent.

Vendredi minuit

Aucune nouvelle politique. L'état d'esprit a l'air de s'améliorer un peu. Cependant, la réquisition de chevaux continue, de nombreuses voitures attelées de bœufs s'en vont en procession vers le « *Proviantamt* »⁽⁴⁾, d'où ils amèneront d'innombrables provisions à la gare. Des détachements de uhlans s'en vont vers la frontière, l'infanterie part, musique en tête, les sentinelles se relayent ponctuellement, de petits groupes de réservistes, déjà appelés, montent la ville, leur menus bagages à la main, accompagnés de quelques soldats. Les trains arrivent avec des retards de plus en plus prolongés. Les ponts et les routes sont surveillés, et on a appelé à cet effet des vieillards, voire même des vétérans de 70 [guerre de 1870]. Toute la nuit, on entend le roulement des voitures chargées qui s'en vont vers la gare, et celui des voitures qui s'en retournent pour de nouveaux chargements.

(4) Bureau des approvisionnements

Samedi matin 1^{er} août 1914

Aucune nouvelle du dehors. On annonce que les candidats de l' « *Abitur* »⁽⁵⁾ auraient de suite leur « *Notabitur* »⁽⁶⁾ pour pouvoir partir. Le va-et-vient des soldats continue.

(5) Baccalauréat

(6) Baccalauréat « de guerre » (baccalauréat de nécessité)

Samedi après-midi 2 - 4 h

On signale des arrestations d'espions, aucun étranger ne passe plus, et une file de vingt autos françaises stationne devant les bureaux de division. Les agents de police ont le pouvoir de gendarmes et peuvent opérer n'importe quelle arrestation.

Samedi 6 h soir

Cette fois c'est l'annonce définitive d'une mobilisation pour le lendemain matin. Nouvelle émotion, nouvelle arrivée ininterrompue de réservistes.

Samedi 9 h soir

Arrestations de plusieurs bourgeois de la ville soupçonnés anti-allemands.

Samedi 9 h ½ soir

Départ navrant d'une jeune femme malade, incapable de mouvoir ses jambes. Mais, comme les communications deviennent de plus en plus rares et difficiles, elle se décide à prendre un train qu'on lui a annoncé pour 10 h. Nous lui emballons en hâte les effets les moins indispensables [?] et son mari la porte jusqu'au prochain garage. Là, plus d'autre auto que celle de la mobilisation ; on l'y hisse avec effort et nous recommandons à deux hommes qui s'y trouvent de faire attention à la pauvre voyageuse.

Samedi 11 h soir

Arrivée de nos amis de retour de leur voyage en Suisse. Ils ont fait le trajet Berne-Sarrebourg en deux jours, et avec mille péripéties. Une autre dame, revenant également de la Suisse, a fait à pied le trajet Lunéville-Sarrebourg.

Dimanche matin 2 août 1914

Le roulement de voitures et d'autos a continué toute la nuit. Aucune nouvelle politique, mais celle de la mobilisation en Russie se confirme. Nouvelles arrestations de gens suspects.

Dimanche après-midi

On enlève les arbres sur la place de la gare, et on met des rails le long de la façade afin que les blessés puissent être transportés directement dans les locaux avoisinants, métamorphosés en ambulances.

Les rues sont plutôt désertes, on ne voit plus que des uniformes et quelques jeunes gens, qui, ayant eu leur feuille de route pour le soir même, viennent vous serrer la main et vous dire adieu ; ce sont des minutes d'indicible mélancolie.

Dimanche 6 h soir

J'ai essayé en vain d'expédier un télégramme, tous les guichets sont pris par les militaires. Vers le soir, les nouvelles deviennent plus alarmantes et l'état d'esprit en général devient plus mauvais.

Lundi matin 3 août 1914

On signale beaucoup de nouvelles arrestations de suspects, les prisonniers de la veille (la meilleure bourgeoisie de l'endroit) sont transférés comme prisonniers de guerre à Rastatt. Nombreuses arrivées

de réservistes dont l'un vient nous voir, triste et abattu. Vers midi, la nouvelle de la déclaration de guerre se répand, mais aucune note officielle ne la confirme.

Midi

Recevons un télégramme de Grand-Mère nous annonçant le départ de son fils pour Offenbourg ; malgré la nouvelle peu réjouissante, nous sommes contents d'avoir un signe de vie.

Lundi après-midi

Passage d'un régiment bavarois ; les hommes sont tout noirs de poussière et paraissent las, les habitants de la Grand' Rue leur tendent des verres d'eau qu'ils acceptent avec joie, l'un d'eux vide son verre, puis le brise avec fracas, en disant : « *Scherben bringen Glück !* »⁽⁷⁾

(7) Le verre cassé porte bonheur.

A 5 h, c'est le départ des réservistes du « *Landsturm* »⁽⁸⁾, départ qui constitue la scène la plus déplorablement triste de toutes celles qui se succèdent depuis tous ces jours derniers ; nous voyons défiler là de bonnes connaissances, d'ici et des environs ; tous nous font un signe d'adieu et tendent la main aux amis qui restent ; un client à nous se jette dans les bras de papa désespérément et tous ces hommes viennent de quitter leurs épouses, leurs mères, leurs enfants ; quelle horrible chose que la guerre ! Ils essaient de chanter, les pauvres gars, mais hélas ! leur chant prend des intonations de glas ; ils ont beau forcer leur gosier, on sent qu'ils ont la mort dans l'âme ; et un chagrin immense, muet et perdu, vous emplit le cœur.

(8) Armée territoriale

Mardi 4 août 1914

Même spectacle que la veille : passage de régiments badois et wurtembergeois, expédition ininterrompue de munitions (bottes, uniformes, selles, armements, etc ..). Arrivées et départs de réservistes. A signaler : un avion français a poussé jusqu'à Berlin (haut les ailes !). Un Rittmeister des uhlans d'ici a été fusillé en sol français. Maman est allée voir les malheureuses femmes dont les maris et les fils sont partis la veille.

Mercredi matin 5 août 1914

Un adjudant des cuirassiers de Lunéville [*donc un Français*] vient d'être amené ici, prisonnier de guerre. Son passage a bien ému les habitants de la Grand' Rue ; le jeune officier a paraît-il montré un calme admirable, il a monté la ville, tranquillement, la cigarette aux lèvres : il va être amené à la forteresse de Bitche, mais les Allemands l'ont reçu avec courtoisie.

Mercredi soir

Un bruit court que les Français ont pris Ste Marie* [*Sainte-Marie-aux-Mines, en Alsace*] mais cette nouvelle n'est pas officiellement confirmée. J'ai passé l'après-midi au pensionnat, où les dames et les jeunes filles se réuniront journellement dorénavant pour faire des chemises à l'usage des blessés et des soldats dépourvus de linge. A mentionner que toutes ces dames ne parlent que le français.

Jeudi matin 6 août 1914

La nouvelle de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne est officiellement confirmée, au grand regret de l'Allemagne. Cet après-midi, commencement d'un cours d'infirmières pour lequel je me suis inscrite.

Jeudi soir

Sommes allés voir une boulangerie militaire aménagée dans une maison privée (château Runge). C'est une admirable organisation de fours mobiles et nous voyons, dès 10 heures du soir, des quantités de « *Pumpernickel* »⁽⁹⁾ alignés sur une tôle, prêts à la consommation.

Le maire d'Avricourt est écroué pour espionnage.

(9) Pain de farine et grains de seigle très noirs

Vendredi matin 7 août 1914

On raconte qu'Avricourt est en flammes ; depuis 3 heures du matin des troupes bavaroises traversent la ville ; l'artillerie et les derniers bataillons de uhlans ont également quitté Sarrebourg ce matin.

Vendredi soir

On parle d'une bataille que les Français auraient gagnée près de Morhange ; ici, on a entendu le canon entre midi et 1 heure.

2^e cours de médecine et cours de couture pour les blessés. Pluie.

Samedi matin 8 août 1914

Nouveau passage de troupes. Le temps se remet au beau. Vers midi, on apprend que Liège est assiégée par les Allemands. Cri de tous les Bavarois qui passent : « Nach Paris, nach Paris ! » [*vers Paris*]

Samedi après-midi

En ville, un grand calme, à part les autos militaires qui traversent les rues à une allure folle ; tous les soldats que l'on voit sont Bavarois. Vers 5 heures, arrivée de 3 blessés, dont 2 sont français. On a entendu plusieurs détonations dans le courant de l'après-midi, mais les environs d'ici sont calmes et presque déserts ; l'on ne peut enregistrer comme vraie aucune nouvelle du dehors, n'ayant aucune communication directe. D'après des on-dit, 60.000 Français auraient pénétré à Mulhouse et Altkirch (sans confirmation officielle !).

Dimanche 9 août 1914

Même calme que la veille ; on se raconte mille nouvelles différentes, dont aucune ne se confirme. Toutes les sociétés de la ville se sont réunies pour porter secours aux soldats ; dès 5 h du matin, une délégation s'est rendue à la gare voisine de Rieding [Réding] pour y cuire du café destiné aux convois de soldats que les trains amènent de Bavière ; l'après-midi, on leur sert du thé froid, des cigares et des cigarettes.

Dimanche après-midi

Encore un « suspect » que l'on amène, entouré de 6 hommes, baïonnette au fusil. A part ce spectacle et le passage continu de soldats et d'autos, la ville a son aspect habituel du dimanche après-midi ; les dames se promènent en toilettes claires et élégantes, et l'on ne dirait pas que cette population paisible soit à la veille d'événements si sanglants. D'ailleurs, on s'habitue à cette idée de guerre, idée qui nous a tous tellement affolés au début, mais, à l'effarement, au désarroi du premier moment, succède un calme douloureux, une énergie stoïque, mais fataliste. Par instants, quand, au soir tombant, on laisse errer le regard par-dessus les toits, vers là-bas ... loin ... vers la frontière ... une immense tristesse vous prend toute, vous accable, grandissant jusqu'au désespoir. On voit là-bas, ceux qui nous sont chers, et dont on est sans aucune nouvelle, depuis presque quinze jours ! Mais hélas ! en temps de guerre, les rêveries ne sont pas de longue durée, aussi mélancoliques fussent-elles ! Brusquement, le ronflement d'un moteur, le bruit des hélices d'aéroplanes, ou quelque autre symptôme de cet infernal attirail vous ramène à la poignante réalité, et, dans une lueur d'extrême clairvoyance, on envisage, pour une seconde, toute l'étendue du désastre qui se prépare : misère, deuil, toute l'horreur de ce drame européen. » (...)

(à suivre)



Documentation et rédaction : M-O. Z.